

Travailler le genre à l'école : « une approche transversale, au-delà de l'éducation sexuelle »

Entretien avec

Amélie Delanoy,

infirmière scolaire au collège Alain-Jacques à Ailly-le-Haut-Clocher (Somme).

La Santé en action : **Quel est le contenu de votre travail quotidien ?**

Amélie Delanoy : C'est le travail classique d'une infirmière scolaire dans un collège qui compte environ 400 élèves. Il y a le versant « prévention », avec le dépistage à l'âge de douze ans des problèmes de vue, d'ouïe, de dentition. Les résultats sont transmis aux parents afin d'être notés dans le carnet de santé, et un suivi est effectué en classe de cinquième. Je vois les élèves individuellement pour un échange de quarante-cinq minutes : nous parlons de l'hygiène de vie, du sommeil, de l'appétit, du nombre d'heures passées devant les écrans, etc. Je reçois aussi les adolescents qui rencontrent des difficultés et qui ont été repérés par l'équipe pédagogique, parce qu'ils s'endorment en classe ou font montre d'apathie ou de tristesse. Et tous ceux qui viennent spontanément.

S. A. : **Les raisons qui conduisent les jeunes à l'infirmierie sont-elles identiques pour les garçons et les filles ?**

A. D. : Comme il n'y a pas d'assistance sociale dans l'établissement, beaucoup viennent spontanément me voir quand ils ont des inquiétudes. Les filles me rendent visite un peu plus fréquemment que les garçons, mais la différence n'est pas énorme. Leurs

demandes sont assez identiques, et le principal sujet de discussion tourne autour des rapports amoureux et de la contraception, particulièrement chez les élèves de troisième. Certains élèves en couple viennent me voir ensemble. Les garçons se montrent assez soucieux de la contraception ; ils n'ont pas envie de devenir pères. Les jeunes posent des questions sur la façon de se comporter dans la relation avec l'autre, en cas de jalousie ou de problèmes. L'autre sujet récurrent porte sur les relations familiales. La séparation ou le divorce sont pour certains difficiles à vivre. D'autres ont l'impression que les parents ne les comprennent pas, qu'un autre membre de leur fratrie est mieux apprécié, etc. Les élèves se rendent aussi à l'infirmierie lorsqu'ils ne se sentent pas bien physiquement. Ce sont plus souvent des filles. Elles ont mal au ventre à cause de leurs règles. Mais elles sont aussi un peu plus anxieuses que les garçons, notamment par rapport à leurs résultats scolaires. Je constate que lorsque les élèves ressentent une douleur physique, ils paniquent assez vite. Ils ont accès à de l'information médicale par Internet. Une simple migraine fait craindre un cancer. Un léger malaise... et c'est l'accident vasculaire cérébral (AVC). C'est mon rôle de les rassurer.

S. A. : **Dans votre métier, le genre influence-t-il la relation avec les élèves ?**

A. D. : Je n'ai pas le sentiment que cela compte particulièrement et je suis persuadée que les élèves se confient tout autant à un professionnel masculin. L'essentiel me semble être la

capacité d'écoute, la bienveillance, l'attention que l'on porte à leurs questions ou à leurs inquiétudes. C'est plus une question d'attitude, celle qui permet d'instaurer la confiance, que de sexe.

S. A. : **La question de la construction sociale du genre a-t-elle été étudiée au cours de votre formation ?**

A. D. : Cela n'a pas été abordé dans ma formation initiale d'infirmière scolaire, davantage consacrée à la prévention des pathologies et à l'éducation à la santé. Mais l'Éducation nationale propose aux professionnels des modules de formation et des outils, notamment d'éducation à la sexualité, qui abordent les thématiques du genre, du masculin et du féminin. Il est important d'être formé sur ces questions, pour être soi-même à l'aise, pour en parler avec pertinence et prendre conscience de certaines choses. La géographie d'une cour de récréation est très intéressante de ce point de vue : les garçons y prennent beaucoup de place en jouant au foot, et les filles sont sur les côtés, en train de discuter. Et nous y sommes si habitués que nous ne le voyons pas réellement.

S. A. : **Avez-vous déjà animé des séances d'éducation sur la question du genre dans les classes et, dans ce cas, comment l'abordez-vous ?**

A. D. : Je coanime avec un professeur de sciences de la vie et de la terre du collège les séances d'éducation affective et sexuelle. En sixième, nous évoquons la puberté et l'anatomie. Alors que la plupart des élèves ne



© BPA, Berlin, Dist. RMU - Grand Palais / Dietrich Graf

L'ESSENTIEL

- ▶ **L'infirmière scolaire a un important travail de dialogue et d'écoute des élèves au collège.**
- ▶ **Elle est le point de contact de toutes les questions sur les relations amoureuses, la sexualité, la contraception, les relations familiales, sujets sur lesquels elle est le plus souvent consultée.**
- ▶ **La question du genre est abordée lors des séances d'éducation affective et sexuelle coanimées par l'infirmière et le professeur de sciences de la vie et de la terre (SVT) qui travaillent en particulier à mettre en lumière les stéréotypes. Ils font également prendre conscience aux élèves des représentations qu'ils ont des hommes et des femmes.**

connaissent pas le mot « vulve » et n'osent prononcer le mot « pénis », c'est un peu tôt pour aborder la question du genre ; il y a déjà beaucoup à faire, et à cet âge, les filles ont un peu de mal à prendre la parole. En revanche, en cinquième, nous abordons l'homosexualité et les représentations. Les élèves ont un peu plus de maturité, ce qui est indispensable pour parler du genre. Nous invitons les garçons à dire comment ils voient les filles et *vice versa*. L'idée est de mettre en lumière les stéréotypes – les filles cuisinent, les garçons boivent des bières ! Nous le faisons également en parlant des métiers, et aussi en regardant des magazines féminins et surtout des clips musicaux de rap ou de R'n'B qui concentrent énormément de clichés. L'analyse des clips est très révélatrice ; les élèves disent souvent qu'ils n'avaient pas remarqué l'image des femmes qui est ainsi véhiculée, et ils prennent conscience des représentations que l'on peut avoir sur les hommes et sur

les femmes. Par ailleurs, le club théâtre du collège s'attache aussi à travailler le sujet du genre, en créant des personnages de femme garagiste ou présidente de la République et d'homme secrétaire. Travailler le genre à l'école, c'est donc une approche transversale, au-delà de l'éducation sexuelle.

S. A. : Lors de la loi sur le mariage pour tous, des analyses ont montré que les débats, notamment télévisés, avaient eu un impact sur les jeunes pour exprimer leur rapport à l'homosexualité, l'orientation sexuelle, la féminité et la masculinité. L'avez-vous constaté ?

A. D. : Cela ne m'a pas frappée avec autant d'évidence. Bien sûr, parce que c'était dans l'actualité, les débats sur le mariage pour tous ont animé nos échanges pendant cette période. J'observe davantage une évolution dans la durée, par rapport à l'époque où j'ai commencé, il y a dix ans. Plus les années passent, plus les esprits

s'ouvrent et plus la liberté de parole s'affirme, même si l'homosexualité demeure un sujet compliqué pour les adolescents. Les préjugés sur les homosexuels ont la vie dure, comme nous le constatons dans les séances d'éducation affective et sexuelle. Lorsque nous demandons aux élèves de définir l'homosexualité, le mot « pédé » apparaît dans près de la moitié des réponses. Nous leur projetons ensuite un film pédagogique de dix minutes, un support audiovisuel de l'Éducation nationale. La discussion qui suit permet de voir que les adolescents répètent des choses qu'ils ont entendues et qu'ils ne pensent pas que le mot « pédé » soit une insulte pouvant blesser autrui. Mais, progressivement, les choses s'améliorent, l'homosexualité devient moins taboue, les élèves parlent davantage d'amour entre femmes ou entre hommes. ■

Propos recueillis par Nathalie Quéruel, journaliste.